

Comment est venu ce projet ?

Une partie de la réponse vient du 9 novembre 1989, lorsque les télévisions du monde entier ont diffusé en direct la démolition du mur de Berlin. J'avais douze ans et j'appartenais à la génération pour qui le Rideau de Fer ne signifiait pas grand-chose et encore moins l'oppression des peuples sous le régime soviétique.

A la vue de ces images et malgré mon jeune âge, j'ai été intrigué puis bouleversé par la joie et l'émotion de ces retrouvailles, devant ce peuple allemand enfin réuni après vingt-huit ans de séparation.

J'ai pris alors conscience que quelque chose d'important s'était déroulé sous mes yeux. Je ne peux expliquer le sentiment que j'ai ressenti à ce moment là, tout ce que je savais c'est qu'un jour je partirai pour essayer de comprendre ce qui s'était passé au-delà de ce mur.

Après le bac j'ai poursuivi des études scientifiques jusqu'à l'obtention du diplôme. J'ai enchaîné quatre années dans le monde de l'industrie comme technico-commercial puis j'ai réalisé que tout cela n'était pas ma vocation. Après quelques semaines de liberté, les souvenirs d'enfance sont remontés à la surface, notamment l'image télévisée de la chute du Mur. J'ai alors décidé de partir dans les pays de l'Est au volant d'un vieux camping-car anglais et avec pour seul compagnon un appareil photo.

Je m'étais interdit de me documenter car je voulais laisser libre cours à la découverte.

Arrivé le 3 juillet 2002 à Novy Jičín en République Tchèque, un peu perdu, je ne parlais pas un mot de la langue. Ma rencontre avec Radek, jeune professeur de géographie, a été décisive. Nous sommes devenus amis et nous avons eu en anglais de longues conversations sur la manière dont vivait le peuple à l'époque du communisme.

Un jour il m'a proposé de partir découvrir la base militaire soviétique de Libava. Spectacle étonnant et à la fois désolant mais qui, malgré tout, m'a fasciné. J'ai commencé à comprendre ce qu'était la force de l'Armée Rouge et la crainte qu'elle avait inspiré. Constatant ma réaction, Radek m'a dévoilé l'existence d'autres bases militaires abandonnées. J'ai alors pris la décision de parcourir l'ancien bloc soviétique à la recherche de ces bases qui représentaient l'ambition et la puissance de l'URSS.

Quelles sont les difficultés que vous avez rencontrées ?

N'oublions pas que j'étais dans l'ancien territoire du bloc soviétique, pays qui était le plus armé au monde et doté d'un nombre considérable de bases militaires d'espionnage. Aujourd'hui nombre d'entre elles sont en ruine et ont été pillées. Certaines bases sont peu surveillées, d'autres le sont beaucoup plus, et l'on peut facilement comprendre que les photographes ne sont pas les bienvenus. Les risques encourus peuvent aller de la confiscation du matériel et des films, jusqu'à une condamnation à une peine de prison.

Par exemple, la base de missiles intercontinentaux de Zangiz-Tobe perdue dans les steppes du Kazakhstan et dont le centre est reconverti en quatre prisons sous haute surveillance. Pour rapporter quelques images de ce site je suis resté trois jours caché. Pour parler de la difficulté technique propre à la photographie, les choix des lumières a été limité aux rares instants qui me permettaient de passer inaperçu. Le fait que j'avais décidé de travailler en grand format ne m'a pas facilité la tâche par rapport à l'utilisation d'un matériel plus petit et plus léger.

Pendant ces six années passées à la découverte des lieux, malgré les difficultés, ma motivation a tenu au fait de photographier avant leur disparition ces vestiges livrés aux caprices du temps.

Votre travail ne s'est pas arrêté à la photographie ?

En Union Soviétique plus qu'ailleurs, le sentiment de la "réalité" a été construit à partir de représentations idéologiques modelées par le régime. Le pouvoir politique a su exploiter le talent immense des artistes russes pour mobiliser la société dans une nouvelle culture pleinement "soviétique". J'ai récupéré des posters, des portraits des dirigeants, des négatifs... abandonnés dans les bases militaires. Tout ce matériel représente des officiers, des soldats, des cosmonautes... ceux qui faisait partie de l'élite soviétique et devaient servir d'exemple à la jeunesse. C'est d'autant plus fort pour l'URSS qui a usé et abusé des symboles qu'ils deviennent ici des antithèses du message original. Ainsi les posters déchirés, les négatifs effacés portent sur eux seuls à la fois la cause et le résultat de l'effondrement brutal du système.

La disparition aussi rapide d'une telle superpuissance doit nous interpeller. En exhumant les images de ces bases dans le livre, je fige leur processus naturel de disparition... arrêter le temps, n'est-ce pas le fantasme du photographe ?

Quel matériel avez-vous utilisé ?

J'ai commencé avec un simple compact amateur Konica. Puis quand celui-ci a rendu l'âme en 2003 mon père a ressorti son Zenit E. C'est un réflex bon marché de fabrication soviétique. J'étais fasciné par le "made in USSR" et le côté tank de l'objet. J'ai appris avec le Zenit les bases de la prise de vue mais la cellule ne marchait plus et il y avait des entrées de lumière. Je suis passé alors au reflex grand public avec le Nikon F65. Pour l'anecdote, avec le réflex je m'étais bricolé un système comprenant une échelle et un large plateau en bois ou je posais le trépied, afin de hausser le point de vue pour éviter les perspectives déformées. Quel bric-à-brac quand j'y repense ! Il va de soi que ces premières photos n'ont pu être utilisées pour l'édition du livre. Le vol de ce matériel a été ensuite décisif pour mon avenir de photographe : en 2005 en Lituanie je me suis fait voler tout mon sac photo. J'ai à ce moment pris la décision de m'équiper en matériel de qualité professionnelle. Mon objectif était de trouver une chambre grand format neuve, légère, compacte, facile à entretenir et la moins chère possible. J'ai acheté la Toyo 45 CF, un objectif de 90 mm, un de 150 mm, un dos Fujifilm Quickload et du film 160S. Je

remercie d'ailleurs le site Galerie Photo pour les nombreuses informations disponibles. Le matériel et les accessoires ont coûté environ 1500 €. Ce matériel m'a donné entière satisfaction.

Vous venez de sortir un livre en anglais « After the Wall Traces of the Soviet Empire ». Dans un contexte économique difficile, comment avez-vous réussi à trouver un éditeur ?

A l'occasion du festival des Rencontres Internationales de la Photographie d'Arles 2007, j'ai eu la chance de rencontrer l'éditeur anglais Dewi Lewis à qui j'ai fait part de mon projet, en lui signalant que je repartais le mois suivant pour la Russie. Sa réponse a été : "a very strong project". Il ne m'a rien promis mais il m'a demandé de lui signaler ce que je ramènerai. Un an plus tard nous nous sommes à nouveau rencontrés et à la vue des photos sa réaction a été magnifique "we love it and we want to make it !". Dewi Lewis depuis 22 ans publie des photographes de renommée internationale tels que Martin Parr ou Simon Norfolk qu'il distribue dans le monde entier. Inutile de dire que j'étais sur un petit nuage ! On s'est mis au travail sur la sélection des 100 images sur les 600 que j'ai rapportées. La maquette était achevée en juin 2009. Le livre a été imprimé en octobre 2009 en Italie à Vérone chez l'imprimeur EBS grand spécialiste de l'impression des livres d'art. Je tiens à signaler que pour moi cela a été une grande expérience et je remercie l'éditeur Dewi Lewis de m'avoir laissé participer à la conception et à la réalisation du livre. Dès sa sortie je me suis investi dans la promotion aussi bien auprès de la presse que des librairies.

Comment êtes-vous devenu photographe ?

Je suis né à Aoste en Italie en 1976 et j'avais quatre ans lorsque mes parents sont venus s'installer à Chamonix Mont-Blanc. Adolescent, comme tous les jeunes de la vallée j'ai pratiqué le ski l'hiver et la randonnée l'été. J'ai eu la chance de grandir dans un environnement exceptionnel de beauté, de pouvoir à l'automne contempler à loisir un coucher de soleil sur les Aiguilles de Chamonix. C'est un tableau inoubliable toujours renouvelé, inoubliable par les jeux de lumière dévoilant les formes de la montagne et changeant à chaque minute jusqu'à devenir presque irréaliste... ce qu'aucun objectif ne peut fidèlement reproduire. Les sensations que j'ai éprouvées à vivre ce spectacle en direct ne m'ont toutefois jamais motivé à jouer à l'apprenti photographe.

D'autre part ma famille n'est pas vraiment fan de photo. Il y a peu de clichés souvenirs de nos vacances, bien que mon père dans les années 70 ait eu un Zenit de fabrication russe qu'il réservait "aux occasions exceptionnelles". L'ironie du sort a voulu que trente ans plus tard cet appareil m'ait rendu de précieux services.

Non finalement si je suis devenu photographe, c'est vraiment au moment où l'on m'a volé mon sac photo en Lituanie en 2005...